

# Une lettre inédite d'André Gide à Eugène Rouart

La lettre qu'on va lire — qui nous a été obligeamment communiquée par Éric Marty — est assez explicite et intéressante en elle-même pour ne pas nécessiter un long commentaire. Mais la « crise » que Gide y décrit, sans aucune allusion à ce qui a pu la provoquer, est difficile à situer dans le temps. Qu'il se soit contenté de dater sa lettre d'« aujourd'hui soir » laisse penser qu'elle devait parvenir le soir même, sans doute par voie pneumatique, à son destinataire, lequel est très certainement Eugène Rouart, qui est ou a été élève à l'École Nationale d'Agriculture de Grignon. Mais de quand, cette lettre ? Très évidemment, des premières années de l'amitié très vive qui lia les deux jeunes gens à partir du printemps 1893. Il est cependant d'autant plus malaisé de la dater plus précisément que l'ensemble de la correspondance échangée entre Gide et Rouart (abondante mais quasi entièrement inédite, et très dispersée : 683 lettres repérées à ce jour, à la Bibliothèque Doucet, à la Bibliothèque Nationale, au Humanities Research Center de l'Université du Texas et dans des collections particulières ou chez des marchands d'autographes...), qui permettrait peut-être de replacer ce billet dans l'éclairage d'un contexte, cet ensemble est encore trop peu connu.

aujourd'hui soir.

Cher ami

Je crois que je traverse  
une crise morale épouvantable.  
J'ai besoin de voir des honnêtes  
gens. Il y a certaine noblesse  
morale que j'ai peur d'avoir per-  
due pour toujours; j'en sanglote<sup>rais</sup>  
si je pouvais encore pleurer.

Je ne me heurte plus à ma  
réprobation personnelle. Je crois  
vraiment parfois qu'il y a des

La graphie est celle des années 1895-1900, et le papier de « demi-deuil » (bordé d'une bande noire étroite) indique un temps déjà éloigné de la date d'un décès qui uet être celui de la mère de Gide (31 mai 1895). Que Gide soit à Paris exclut la période de son long voyage de noces (octobre 1895-mai 1896). Peut-on être plus précis ? Pendant la première quinzaine d'août 1897, le peintre Henry Lerolle (futur beau-père d'Eugène Rouart), sa femme et ses enfants sont les hôtes de La Roque-Baignard, et Gide note les promenades et les jeux dont il agrmente leur séjour ; un matin, à trois heures, il a emmené le petit Guillaume Lerolle (cité dans notre lettre) à l'affût du sanglier... Dans le même temps, il confie à Ghéon (lettre du 11 août) qu'il traverse une « crise » qui pourrait bien être, à son début, celle qu'évoque sa lettre à Eugène : « ... je suis souffrant, éreinté dès avant midi ; chaque matin, je me réveille vieilli, comme si des années avaient traversé mon sommeil ; je traverse une crise à laquelle je ne comprends rien et qui donne à mes pensées de chaque jour un goût de provisoire et de pis-aller rebutant ... »

Ces rapprochements suffisent-ils pour qu'on puisse proposer de dater cette lettre de la fin d'août 1897, lors d'un de ces « sauts » de quelques jours à Paris dont il a l'habitude d'entrecouper ses longs séjours estivaux à la campagne ? L'hypothèse reste à confirmer.

*Aujourd'hui soir.*

*Cher ami,*

*Je crois que je traverse une crise morale épouvantable. J'ai besoin de voir des honnêtes gens. Il y a certaine noblesse morale que j'ai peur d'avoir perdue pour toujours ; j'en sangloterais si je pouvais encore pleurer.*

*Je ne me heurte plus à ma réprobation personnelle. Je crois vraiment parfois qu'il y a des choses plus importantes que le bonheur. — J'ai voulu te voir cette après-midi... oui, je viendrai lundi entendre Monsieur Sanson...*

*Moralement je suis brisé — j'ai honte à l'avouer ; une fatuité coupable me fait ne désirer montrer de moi que la vaillance — c'est moi qui toujours console les autres — je ne sais aujourd'hui entre les bras de quel ami pleurer. Peut-être tout cela vient-il de mon excessive fatigue.*

*Oui, allons lundi à Grignon, non point tant pour entendre Sanson que pour nous voir — j'en ai besoin et je t'en prie sois-moi doux. — D'ailleurs je ne serai plus fatigué.*

*Je te raconterai l'énorme poïin qui nous fait grouiller comme des pantins — c'est un peu fatigant.*

*Au revoir — après tout, comme dit le petit Lerolle, je ne suis pas si triste que ça. Mais je t'aime beaucoup et je veux te revoir.*

*Mais sois-moi doux.*

*Au revoir.*

*Je t'embrasse et suis*

*André Gide.*